Devenir soviétique grâce aux échanges épistolaires ?

Préparer la réinsertion sociale des prisonniers du droit commun en
URSS dans les années 1960-1970

*Epistolary exchange as a means of becoming a Soviet citizen again? Preparing the
social reintegration of common criminals in the Soviet Union in the 1960s and
1970s*

Larissa Zakharova

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/7963>

DOI : 10.4000/monderusse.7963

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

Pagination : 491-516

ISBN : 9782713224393

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Larissa Zakharova, « Devenir soviétique grâce aux échanges épistolaires ? », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 54/3-4 | 2013, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 02 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7963> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.7963>

LARISSA ZAKHAROVA

DEVENIR SOVIÉTIQUE GRÂCE AUX ÉCHANGES ÉPISTOLAIRES ?

Préparer la réinsertion sociale des prisonniers du droit commun en URSS dans les années 1960-1970¹

En mai 1959, lors du III^e Congrès des écrivains, Nikita Hruščev prononce un discours qui marque un tournant dans le traitement des crimes en Union soviétique. En déclarant qu'il n'existe pas de criminel qui ne puisse être corrigé, il annonce le retour aux conceptions de la déviance répandues dans les années 1920, avec un léger glissement terminologique. Si, sous la NEP, on parlait de la « refonte » (*perekovka*) des marginaux et des déviants par le travail, le dégel khrouchtchévien met en valeur leur « rééducation » par la société. L'imaginaire de l'époque stalinienne a laissé des traces dans la nouvelle approche envers les déviants : si, sous Stalin, il fallait « démasquer des ennemis », désormais, il faut chercher à voir l'homme honnête qui se cache derrière « le masque du voleur ». La principale différence réside dans l'appel à la confiance : croire en l'homme et en ses capacités à participer pleinement à la construction du communisme devient le nouveau mot d'ordre. Hruščev cite alors l'exemple d'un ancien voleur, Konstantin Nogovicin, qu'il a personnellement aidé à se réinsérer².

Le 24 mai 1959, le discours de Hruščev est publié à la une de la *Pravda*³. Cependant quand les *Izvestija* relatent en 1962 l'histoire de la reconversion heureuse du

1. Je remercie Alain Blum, Grégory Dufaud, Marc Elie, Dinah Ribard et les relecteurs anonymes de cet article pour leurs commentaires, questions et suggestions.

2. Miriam Dobson, *Khrushchev's Cold Summer: Gulag Returnees, Crime, and the Fate of Reform after Stalin*, Ithaca – Londres : Cornell University Press, 2009, p. 8-9, 133, 145-150 ; Marc Elie, *Les anciens détenus du Goulag : libérations massives, réinsertion et réhabilitation dans l'URSS poststalinienne, 1953-1964*, Thèse de doctorat en histoire, P., EHESS, 2007, p. 175.

3. « Reč' N.S. Hruščeva na III s'ezde pisatelej 22 maja 1959 goda [Discours de N.S. Hruščev au III^e Congrès des écrivains le 22 mai 1959] », *Pravda*, 24 mai 1959, p. 1-3.

protégé de Hruščev, Nogovicin⁴, l'approche humaniste à l'endroit des criminels de droit commun a déjà cédé la place à une nouvelle vague de répressions. L'entrée en vigueur du nouveau code pénal de la RSFSR le 1^{er} janvier 1961 a été suivie d'une série de décrets qui durcissent les peines prévues pour certains crimes qualifiés de particulièrement dangereux. Dans le domaine des crimes économiques, les faussaires, les trafiquants de devises, les concussionnaires et les voleurs de la propriété socialiste à grande échelle sont désormais punis de la peine de mort. En même temps, les mesures « antiparasites » renforcent le traitement pénal des petites infractions relatives au marché noir. Les citoyens ordinaires sont toujours appelés à s'occuper des déviants, sauf que désormais les « collectifs » doivent désigner ceux qui ne peuvent être corrigés, qui sont à ce titre indésirables et qui doivent donc être exclus de la société⁵. Dans le domaine pénal et judiciaire, le dégel se termine donc en 1961 : l'ère brejnévienne commence en prolongeant le mouvement lancé au début des années 1960.

L'objectif de cet article est de montrer que si le tournant dans les domaines pénal et pénitentiaire avait été radical, l'approche humaniste déployée envers les déviants a survécu à ce changement politique et s'est exprimée avec force dans les protestations adressées aux autorités contre l'application de sanctions jugées trop sévères au regard de l'infraction. Ces protestations émanent notamment du milieu des écrivains, destinataires du discours optimiste de Hruščev en 1959, qui prennent au sérieux leur mission d'« ingénieurs des âmes⁶ » en voulant participer à la réintégration des déviants dans la société. Les écrivains résistent à ce changement d'ère en cherchant à « prolonger » le dégel sous Brežnev. Une analyse de la correspondance et des engagements d'un membre de l'Union des écrivains de l'URSS, Natal'ja Četunova, dans la défense des criminels de droit commun, est susceptible de nuancer une vision de la période brejnévienne associée à la lutte renforcée contre la criminalité. Les actions de Četunova par lettres sont de deux ordres. Premièrement, elle écrit constamment au pouvoir, aux personnalités haut placées pour les solliciter individuellement dans son combat pour ce qu'elle entend être la légalité socialiste. Elle espère ainsi pouvoir infléchir le contenu de la législation et obtenir un assouplissement du système pénal et pénitentiaire. Deuxièmement, elle engage une relation épistolaire avec plusieurs détenus afin de les soutenir et de leur montrer sa confiance. Le discours de Hruščev a eu un fort impact sur elle : elle cherche vraiment à voir les hommes honnêtes derrière leurs « masques de voleur ». Ces lettres adressées aux détenus sont envisagées par

4. « Novaja žizn' Konstantina Nogovicina [La nouvelle vie de Konstantin Nogovicin], *Izvestija*, 8 septembre 1962, p. 6.

5. Miriam Dobson, *Khrushchev's Cold Summer*, p. 148, 177, 178 ; Marc Elie, *Les anciens détenus du Goulag*, p. 210, 235, 387, 419-420 ; Sheila Fitzpatrick, « Social Parasites: How Tramps, Idle Youth, and Busy Entrepreneurs Impeded the Soviet March to Communism », *Cahiers du Monde russe*, 47 (1-2), 2006, p. 377-408 ; Jeffrey S. Hardy, *Khrushchev's Gulag: The Evolution of Punishment in the Post-Stalin Soviet Union, 1953-1964*, Ph. D. thesis, Université de Princeton, 2011.

6. C'est Stalin qui, en 1932, appelle les écrivains soviétiques à devenir les « ingénieurs de l'âme humaine ». Voir à ce sujet Cécile Vaissié, *Les Ingénieurs des âmes en chef : Littérature et politique en URSS (1944-1986)*, P. : Belin, 2008.

l'écrivain comme un instrument de remodelage des individus, d'éducation et de travail sur soi en vue de la réinsertion sociale des prisonniers, victimes de la dure répression de la criminalité sous Brežnev⁷.

Notre étude se fonde sur une source exceptionnelle : les échanges épistolaires entre cette femme reconnue par le régime et un criminel de droit commun, Viktor Černyšev, classé comme déviant social. L'analyse permettra d'apprécier le rôle que la correspondance joue dans la construction et l'évolution du lien social à distance entre les personnes qui se trouvent dans les positions diamétralement opposées de la hiérarchie sociale. Cette communication par écrit sera examinée à travers deux aspects : comme un témoignage et comme un ensemble d'« actes graphiques qui sont une ressource de première importance pour l'action »⁸. Le témoignage sera appréhendé dans une perspective double. Premièrement, nous observerons des témoins qui témoignent : « ils s'autorisent, se mettent en scène, se montrent, se légitiment⁹ ». Dans notre cas précis, il s'agira de témoignages sur l'expérience des colonies ; il s'agira aussi de la production du récit de vie à travers un témoignage. Deuxièmement, nous serons face aux écrits qui « eux aussi témoignent : ils portent témoignage sur des pratiques d'écriture¹⁰ » dans les colonies.

Comment devient-on « ingénieur des âmes » ?

S'il existe un parcours d'excellence à la soviétique, c'est bien celui de Natal'ja Ivanovna Četunova (1901-1983) qui ne brille pourtant pas par ses origines ouvrières ou paysannes. Née à Noginsk (Bogorodsk) dans la région de Moscou, dans la famille d'un employé de justice et d'une directrice d'orphelinat, elle commence à travailler à l'âge de vingt et un ans dans les orphelinats de la région de Noginsk qui accueillent les jeunes victimes de la révolution et de la guerre civile. La profession de ses parents ainsi que cette première rencontre avec les enfants abandonnés façonnent ses valeurs et définissent ses engagements. En 1926, Četunova entre à l'Institut pédagogique Lenin à Moscou. Elle en sort diplômée de la faculté des lettres en 1930 et en intègre aussitôt l'école doctorale, tout en enseignant le français à l'Institut d'histoire et d'archivistique (1931-1933). En 1936, elle obtient le titre

7. Sur les pratiques d'écriture comme une technique de travail sur soi en URSS, voir Véronique Garros, *et al.*, eds., *Intimacy and Terror: Soviet Diaries of the 1930s*, New York : The New Press, 1995 ; Brigitte Studer, *et al.*, eds., *Parler de soi sous Staline : La construction identitaire dans le communisme des années 1930*, P. : Éd. de la FMSH, 2002 ; Jochen Hellbeck, *Revolution on My Mind: Writing a Diary Under Stalin*, Cambridge : Harvard University Press, 2006 ; Yves Cohen, *Le Siècle des chefs : Une histoire transnationale du commandement et de l'autorité (1890-1940)*, P. : Éditions Amsterdam, 2013.

8. Béatrice Fraenkel, « Actes écrits, actes oraux : la performativité à l'épreuve de l'écriture », *Études de communication*, 29, 2006, p. 2. Mis en ligne le 29 octobre 2011. Consulté le 6 avril 2012. URL : <http://edc.revues.org/index369.html>

9. Christian Jouhaud, Dinah Ribard et Nicolas Schapira, *Histoire, Littérature, Témoignage : Écrire les malheurs du temps*, P. : Gallimard, 2009, p. 13.

10. *Ibid.*

de docteur ès lettres (*kandidat filologičeskikh nauk*), commence à enseigner en tant que maître de conférences (*docent*) et devient rédactrice du département étranger des éditions littéraires d'État (*Goslitizdat*). La même année, elle devient membre de l'Union des écrivains de l'URSS créée en 1932¹¹. Une seule publication, un commentaire critique de l'œuvre d'Honoré de Balzac paru en 1934, lui a suffi à être officiellement reconnue écrivain¹². Sa vision du rôle propagandiste de l'écrivain dans la société soviétique, comparable de son point de vue à n'importe quel autre « travailleur sur le front de l'idéologie : homme politique, pédagogue, peintre », correspond parfaitement à ce que les autorités attendent des écrivains¹³. Ses prises de position dans l'espace public plus que sa renommée littéraire lui valent d'être admise au sein de l'Union. Dans la seconde moitié des années 1930, elle écrit essentiellement sur les critiques littéraires et démocrates révolutionnaires, Dmitrij Pisarev et Nikolaj Dobroljubov¹⁴.

Sa carrière fulgurante se poursuit avec son admission, au début de l'année 1941, à l'Institut de littérature mondiale, en qualité de chercheur de premier grade (*staršij naučnyj sotrudnik*). Cette reconnaissance institutionnelle peut expliquer qu'elle se trouve dans la première vague d'évacuation et qu'elle quitte Moscou pour l'Ouzbékistan dès juin 1941¹⁵. À Andižan, Četunova enseigne la littérature dans le secondaire. De retour d'évacuation à Moscou en avril 1943, elle entre au parti et commence à travailler aux Éditions des Belles-Lettres (*Gosudarstvennoe izdatel'stvo hudožestvennoj literatury*), tout en occupant le poste de rédacteur en chef adjoint de la revue *Znamja*. Dès la fin de la guerre, Četunova devient une figure importante du monde littéraire. Membre des comités de rédaction des revues *Sovetskaja kniga* et *Sovetskaja pečat'*, elle travaille aussi, à partir des années 1950, dans les revues *Znamja*, *Moskva* et au journal *Literaturnaja gazeta*. L'année du XX^e Congrès, elle est élue membre du bureau du parti de la section « Essai » de l'organisation moscovite de l'Union des écrivains de la RSFSR.

11. Les informations biographiques proviennent de la notice qui présente le fonds personnel de Četunova au GARF (Gosudarstvennyj arhiv Rossijskoj federacii), f. A-655, op. 1 (1933-1983). Après son décès en 1983 à Moscou, un membre de sa famille transmet 922 documents personnels de Četunova aux archives. En 1989, ces documents sont inventoriés. L'essentiel du fonds est composé des lettres des détenus, mais les réponses de Četunova n'y figurent pas, car elle ne faisait pas de brouillons en écrivant aux détenus. Il n'y a donc qu'un versant de sa correspondance. En revanche, pour chacune de ses lettres au pouvoir, il existe une copie, car la rédaction de la copie propre était précédée d'un minutieux travail d'élaboration des arguments, avec des ratures et des reprises qui trahissent ses hésitations et montrent comment elle construit sa réflexion.

12. Ces commentaires ont été inclus dans la dernière publication des œuvres de Četunova : Natal'ja Četunova, « Mirovozzrenie Bal'zaka [La vision du monde par Balzac] », Natal'ja Četunova, *A žizn' idet...* [Et la vie continue...], M. : Sovetskij pisatel', 1982, p. 292-343.

13. Četunova, *A žizn' idet...*, p. 174.

14. Natal'ja Četunova, « Čto razrušal «nigilist» Pisarev ? [Qu'a détruit le « nihiliste » Pisarev?] » ; « Dobroljubov i Pisarev – kritiki Turgeneva [Dobroljubov et Pisarev, les critiques de Turgenev], Četunova, *A žizn' idet...*, p. 180-225 et 226-257.

15. Sur les évacuations en URSS pendant la Seconde Guerre mondiale, voir Rebecca Manley, *To the Tashkent Station: Evacuation and Survival in the Soviet Union at War*, Ithaca : Cornell University Press, 2009.

À la fois produit et acteur engagé de son époque, Četunova suit les nouvelles tendances littéraires qui se développent dans le cadre de la déstalinisation¹⁶. Ses écrits abordent les questions de l'éducation au civisme et les thèmes villageois : tout en sillonnant le pays (Volgograd, Čeboksary, Pskov, Novgorod, etc.), elle consacre plusieurs œuvres aux kolkhoziens et à l'intelligentsia rurale¹⁷. En 1958 paraît son premier recueil d'essais « Sur les bords de la Volga ». Elle s'intéresse ensuite au fonctionnement des tribunaux en URSS. Ce n'est pas le fruit du hasard : en plus d'un intérêt qui lui venait de son père, elle est élue à plusieurs reprises, entre 1961 et 1963, assesseur populaire des tribunaux de deux arrondissements de Moscou. Elle publie son premier article en trois parties sur ce sujet en juin 1964 dans *Literaturnaja gazeta*¹⁸, quelques mois avant l'éviction de Hruščev. Par la suite, elle y anime la rubrique « Réflexions de la salle du tribunal » (*sudebnye očerki*), dans laquelle elle publie régulièrement ses observations sur le fonctionnement de la justice. Les changements au sommet du pouvoir n'ont pas d'importance dans sa lutte pour la légalité socialiste : elle proteste contre le revirement de 1961 pendant la période brejnévienne, jusqu'en 1972. Après 1973, elle n'écrit plus pour la presse. Ses articles, complétés par d'autres textes, sont rassemblés dans deux recueils publiés en 1971 et en 1982¹⁹.

Entre 1964 et 1972, Četunova multiplie les interventions dans la presse sur le travail des tribunaux. En conséquence, elle commence à recevoir un grand nombre de lettres de lecteurs, dont des prisonniers : comme elle le dit elle-même « des centaines de lettres-plaintes tragiques et désespérées de prisonniers, accompagnées des copies des actes de condamnation²⁰ ». L'intensité de ces échanges épistolaires est un trait typique de l'époque poststalinienne. À la fin des années 1920, le régime stalinien a grandement encouragé l'envoi de lettres au pouvoir et dans la presse dans le cadre de la campagne d'autocritique²¹. Mais après la mort de Stalin, les Soviétiques écrivent beaucoup plus qu'avant dans la presse, au point que les éditeurs

16. Au sujet du renouveau littéraire pendant le dégel, voir Catherine Depretto, éd., « Le XX^e Congrès et la culture », numéro thématique de *la Revue russe*, 28, 2006 ; Cécile Vaissié, *Les Ingénieurs des âmes en chef*.

17. Voir, par exemple, Natal'ja I. Četunova, *Na volžskih beregah* [Sur les bords de la Volga], M. : Sovetskaja Rossija, 1958 ; *Id.*, « Dom v derevne [Une maison à la campagne] », *Id.*, *Čelovek idet po gorodu...* [Un homme déambule dans la ville], M. : Sovetskij pisatel', 1971.

18. Natal'ja I. Četunova, « Ogovor. Sudebnyj očerk [Une délation. Une étude judiciaire] », *Literaturnaja gazeta*, 71, 16 juin 1964, p. 2 ; 73, 20 juin 1964, p. 2 ; 75, le 25 juin 1964, p. 2.

19. Četunova, *Čelovek idet po gorodu...* ; *Id.*, *A žizn' idet...*

20. GARF, f. A 655, op. 1, d. 133, l. 1.

21. Sheila Fitzpatrick, « Supplicants and Citizens: Public Letter-Writing in Soviet Russia in the 1930s », *Slavic Review*, 55, 1996, p. 78-105 ; Matthew E. Lenoe, « Letter-Writing and the State: Reader Correspondence with Newspapers as a Source for Early Soviet History », *Cahiers du Monde russe*, 40 (1-2), 1999, p. 139-170 ; Golfo Alexopoulos, *Stalin's Outcasts: Aliens, Citizens, and the Soviet State, 1926-1936*, Ithaca – New York : Cornell University Press, 2003 ; François-Xavier Nérard, *Cinq pour cent de vérité : La dénonciation dans l'URSS de Staline, 1928-1941*, P. : Tallandier, 2004 ; Miriam Dobson, « Letters », in Miriam Dobson, Benjamin Ziemann, éd., *Reading Primary Sources: the Interpretation of Texts from Nineteenth- and Twentieth-Century History*, Londres : Routledge, 2008, p. 57-73.

mesurent le prestige de leurs journaux au nombre de lettres qu'ils reçoivent²². La publication des œuvres littéraires les plus marquantes et symboliques de l'époque du dégel, tels *L'Homme ne vit pas seulement de pain* de Vladimir Dudincev en 1956 et *Une Journée d'Ivan Denissovitch* de Solženicyn en 1962, suscite un flot de lettres : presque un millier au sujet de la nouvelle de Dudincev et plus de cinq cents après la publication du texte de Solženicyn²³. La publication d'une partie de ces lettres permet d'engager un véritable débat public qui, en lui-même, marque le changement d'ère. Des revues et des journaux tels que *Novyj mir* et *Literaturnaja gazeta* deviennent des lieux politiques dans un pays où l'expression politique est contrôlée. Les réactions aux publications de Četunova s'inscrivent donc dans cette tendance au dialogue social effervescent qui ne prend pas fin après le départ de Hruščev et constitue une continuité entre le dégel et la période brejnévienne.

Les premiers articles de Četunova dans *Literaturnaja gazeta* en juin 1964 font écho aux débats sur la légalité socialiste menés au sein des cercles intellectuels après le durcissement de 1961²⁴. L'écrivain se voit comme un agent actif de la déstalinisation :

Notre peuple, notre histoire n'oublieront pas quel rôle fatal, véritablement horrible a été joué par la dénonciation au temps du culte de la personnalité de Stalin. Largement encouragée et suscitant une atmosphère de méfiance générale et de dénonciation profondément étrangère au socialisme et déformant la psychologie des Soviétiques, la délation fut ce terrain fertile qui a favorisé l'épanouissement du crime le plus maléfique de Stalin contre le léninisme, à savoir les répressions de masse d'innocents.²⁵

Elle dresse un parallèle entre les dégâts provoqués par de multiples dénonciations sous Stalin et la piètre qualité des instructions des dossiers pénaux à la fin de l'ère khrouchtchévienne. En mettant sur le même plan la Grande Terreur et la lutte contre les infractions économiques sous Hruščev, elle accuse implicitement les dirigeants, les juges et ses compatriotes d'un retour au stalinisme. Četunova voit dans la pratique d'écrire au pouvoir pour rapporter sur des proches et sur des collègues des preuves du carriérisme et une manifestation de la destruction de la cohésion sociale. D'après l'écrivain, dans la plupart des cas, ce sont les dénonciateurs qui sont coupables et doivent être jugés et non pas les personnes dénoncées. Elle défend donc un autre type de participation citoyenne qui s'exprime dans les relations sociales horizontales (un collectif qui se porte garant d'un individu qui a

22. « Reč' A.F. Gorkina [Discours d'A.F. Gorkin] », *Izvestija*, 18 octobre 1961, p. 3-4 ; Elena Zubkova, *Russia After the War: Hopes, Illusions and Disappointments, 1945-1957*, Armonk, 1998, p. 161-162 ; Miriam Dobson, *Khrushchev's Cold Summer*, p. 10.

23. Denis Kozlov, « Naming the social evil. The readers of *Novyj mir* and Vladimir Dudintsev's *Not by Bread Alone*, 1956-59 and beyond », in Polly Jones, éd., *The Dilemmas of De-Stalinization: Negotiating cultural and social change in the Khrushchev era*, Londres – New York : Routledge, 2006, p. 80-98, ici, p. 82 ; *Id.*, *The Readers of Novyi Mir: Coming to Terms with the Stalinist Past*, Cambridge : Harvard University Press, 2013.

24. Miriam Dobson, *Khrushchev's Cold Summer*, chapitre 8.

25. Četunova, « Ogovor. Sudebnyj očerk ».

commis une infraction) plutôt que verticales (écrire aux autorités pour dénoncer l'auteur supposé d'une infraction).

Les articles de Četunova de 1964 et de la période brejnévienne défendent avec constance la même idée : l'importance du principe de la présomption d'innocence, qui garantit la foi en l'homme, et celle de l'intervention de l'avocat dès la formulation de l'accusation. Sous Brežnev, Četunova, tout comme l'écrivain Grigorij Medynskij, polémique avec les représentants du système judiciaire (des juges, des chefs de la milice, etc.) et des intellectuels. Les écrivains soulignent le poids des circonstances, notamment de la Seconde Guerre, et la responsabilité de la société toute entière dans le destin des hommes, tandis que les « garants de l'ordre » insistent sur la responsabilité individuelle et le rôle des punitions pour les actes irresponsables²⁶. En 1965 notamment, Četunova proteste contre les lourdes peines, puisqu'elles ne préviennent pas les crimes, et la tendance à imputer entièrement la faute aux individus, car elle conduit à essentialiser le mal, à dire qu'il existe des personnes bonnes et des personnes mauvaises²⁷. Ainsi, elle dénonce la tendance établie à l'époque stalinienne de juger non pas les crimes, mais les criminels, non pas les actes isolés, mais des figures morales et défend toujours l'orientation énoncée publiquement par Hruščev en 1959 de lutter contre la criminalité et non pas contre les criminels²⁸. Cette opinion est contestée par un maître de conférence (*docent*) en philosophie de l'Institut d'aéronautique de Moscou, A. Usov, qui prône aussi l'importance de l'environnement, mais cette fois pour dire, en paraphrasant une autre déclaration célèbre de Hruščev, que dans une société sans classes ni antagonismes, plus rien ne peut favoriser la criminalité²⁹. Les idées de Četunova restent minoritaires. Cependant la possibilité même d'une polémique qui n'est pas cantonnée au milieu dissident témoigne d'une culture politique spécifique et d'un caractère plus complexe de l'époque brejnévienne que ce qui a pu être présenté dans l'historiographie de cette même époque.

La position de Četunova semble moins marginale si on songe aux contacts qu'elle pouvait avoir avec les assesseurs populaires dans les tribunaux. Dans un article publié dans *Literaturnaja gazeta* en 1967, elle relate la conversation qu'elle a eue avec des assesseurs populaires au sujet des possibilités qui sont les leurs de s'opposer à l'opinion du juge et de se prononcer sur la question de la culpabilité ou

26. Sous-colonel de la milice, V. Čvanov, et correspondant spécial de *Literaturnaja gazeta*, Evgenij Bogat, « Vinovnost' i nakazanie [La culpabilité et le châtement] », *Literaturnaja gazeta*, 57, 13 mai 1965, p. 2 ; Grigorij Medynskij, *Trudnaja kniga* [Un livre difficile], M. : Gopoltizdat, 1964. Voir également à ce sujet le chapitre 2 du livre de Miriam Dobson qui montre comment la référence à l'expérience dure de l'enfance en temps de guerre a été utilisée pour expliquer les faux pas et les erreurs des personnes envoyées au Goulag : Miriam Dobson, *Khrushchev's Cold Summer*.

27. Natal'ja Četunova, « Kak pobedit' zlo [Comment vaincre le mal] », *Literaturnaja gazeta*, 60, 20 mai 1965, p. 2.

28. Sur la période stalinienne, voir Igal Halfin, *Terror in my soul: Communist autobiographies on trial*, Cambridge – Londres : Harvard University Press, 2003.

29. A. Usov, « Čelovek ne bylinka [L'homme n'est pas un brin d'herbe] », *Literaturnaja gazeta*, 63, 27 mai 1965, p. 2.

de l'innocence de l'accusé³⁰. L'avocat Jakov Kiselev, aux plaidoyers duquel l'écrivain consacre un long article³¹, soutient la proposition de Četunova d'augmenter le nombre d'assesseurs populaires pour chaque procès et d'accroître les exigences relatives aux qualifications des juges³². Le journal devient ainsi un porte-parole des partisans de la démocratisation de la procédure des audiences qui diffusent largement la connaissance des injustices commises dans les tribunaux. La réponse du juge du tribunal municipal de la ville d'Essentuki n'apparaît pas comme contradictoire, car elle se réduit à la description des difficultés de l'exercice du métier³³. La mise en avant des destins individuels des personnes condamnées à de lourdes peines agrémentée de citations de leurs lettres sert à Četunova à affirmer le bien-fondé de l'approche humaniste³⁴. Elle agit donc par l'écriture publique et privée : dans la presse, dans les lettres aux dirigeants et dans ses échanges avec des détenus. Sa compétence d'écrivain – à la fois comme personne qui écrit et comme statut social –, est mise à l'épreuve de l'écriture et des lettres qu'elle adresse. Or son action reconfigure le rôle qui doit être celui de l'écrivain. Les lettres performant l'écrivain en même temps qu'elles mettent à l'épreuve la compétence d'écrivain de Četunova. Lors de ses actions par lettre, elle se présente tantôt comme un « patron » protégeant et aidant les détenus, tantôt comme une « cliente » sollicitant l'intervention des personnalités haut placées pour obtenir une grâce. Ainsi, la fonction d'écrivain en URSS brejnévienne inclut la variété de ses modes d'action : c'est le besoin d'agir qui fait d'elle un écrivain. La littérature y est une activité spécifique qui inclut des modes d'actions non institutionnelles permettant une certaine marge de manœuvre.

Grâce aux lettres des détenus et de leurs familles, Četunova acquiert une vision générale de l'état de la justice en URSS. À partir de 1964, elle engage une correspondance avec certains prisonniers et leurs proches. Parmi ses correspondants, on trouve des individus de tous âges et de toutes catégories sociales : des jeunes et des personnes âgées, des dirigeants économiques à la formation supérieure et des ouvriers sans qualification ayant commis un vol en état d'ivresse. Pour certaines familles, la correspondance dure pendant des années, au-delà même de la libération. En tout, en vingt ans, entre 1964 et 1983, Četunova maintient une correspondance au sujet de cinquante et une affaires. Elle plaide la cause de plusieurs personnes auprès du Conseil suprême de l'URSS, de la Cour suprême de l'URSS, du Parquet de l'URSS, et obtient la révision de certaines affaires. Par sa connaissance des institutions et de leurs dirigeants, elle manifeste sa bonne compréhension du système

30. Natal'ja Četunova, « Sud udalilsja na soveščanie... [Le tribunal s'est retiré pour délibérer...], *Literaturnaja gazeta*, 13, 29 mars 1967, p. 11.

31. Natal'ja Četunova, « Na tribune – advokat... [Un avocat à la tribune...], *Literaturnaja gazeta*, 47, 22 novembre 1967, p. 13.

32. Ja. Kiselev, « Kogda idet sudebnyj process... [Lors des audiences judiciaires...], *Literaturnaja gazeta*, 24, 14 juin 1967, p. 13.

33. A. Gorjuškin, « Do i posle sudebnogo soveščanija [Avant et après la délibération judiciaire], *Literaturnaja gazeta*, 26, 28 juin 1967, p. 12.

34. Natal'ja Četunova, « O neprostom slove "prestupnik" [« criminel », un mot difficile] », *Literaturnaja gazeta*, 42, 16 octobre 1968, p. 11.

judiciaire. Ses missives au pouvoir servent à affûter son argumentation, à exprimer clairement sa position en toute sa cohérence. Elles font également appel au prestige des responsables politiques qui mettent en avant leur engagement dans le combat pour la légalité socialiste et qui s'en servent comme d'un instrument de lutte politique. Autrement dit, jouant sur la concurrence dans les hautes sphères du pouvoir, elle prend les dirigeants au mot et leur rappelle systématiquement les engagements qu'ils ont pris, surtout au moment du dégel. Ainsi, malgré le revirement dans le domaine pénal et pénitentiaire au début des années 1960, Četunova rappelle sans cesse aux dirigeants leurs promesses et leurs discours enthousiastes et s'appuie sur le passé récent des uns et des autres, en « archivant » des prises de parole en public.

Elle emploie ce que Cyril Lemieux appelle des techniques de séduction – qui sont des techniques de pouvoir – quand elle vante l'efficacité de telle ou telle personnalité haut placée dans la lutte pour la légalité socialiste³⁵. Ainsi en 1970, elle écrit au président de la Cour suprême de la RSFSR, Lev Smirnov,

Très respecté (*mnogouvažajemyj*) Lev Nikolaevič ! Chaque fois que je m'adresse à vous sur la demande des personnes qui écrivent à la rédaction de *Litgazeta* pour rétablir la justice violée, vous faites toujours tout votre possible pour aider les gens dans le malheur. Cela me donne l'assurance que cette fois aussi vous aiderez à rendre la liberté à des personnes qui, injustement condamnées, passent déjà leur neuvième année enfermées.³⁶

De la même façon, elle écrit au ministre de l'intérieur Nikolaj Šelokov :

Avec tout mon respect le plus profond, en voyant l'énorme travail que vous avez entrepris pour améliorer la défense de l'ordre public et pour lutter contre la criminalité dans notre pays, je considère de mon devoir d'écrivain communiste d'attirer votre attention sur les conditions de détention dans les colonies de correction et de travail au régime spécial, des conditions qui nuisent, selon ma profonde conviction, au travail d'éducation dans ces colonies.³⁷

Ou encore, en s'adressant au procureur de la RSFSR Boris Kravcov, elle écrit :

Cela fait longtemps que je ne vous ai pas sollicité pour les affaires auxquelles je me heurte de temps en temps par le biais de la *Literaturnaja gazeta*. Je me souviens très bien que mon appel à vous pour certaines de ces affaires a rencontré chez vous une compassion rare et que vous m'avez aidé à rétablir la justice, à ne pas laisser l'illégalité prendre le dessus.³⁸

35. Au sujet des techniques de pouvoir, voir Cyril Lemieux, *Mauvaise Presse : Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, P. : Métailié, 2000, p. 445.

36. GARF, f. A-655, op. 1, d. 154, l. 9.

37. Elle évoque les effets dévastateurs de la *paraša* (récipient destiné à la défécation, qui s'effectuait dans la cellule, au vu de tous les détenus) et de l'interdiction de correspondre avec des personnes n'appartenant pas à la famille des détenus. GARF, f. A-655, op. 1, d. 135, l. 1.

38. GARF, f. A-655, op. 1, d. 201, l. 37.

Cette manière de procéder, en flattant le sens de l'humanisme et la quête de la justice des uns et des autres, vise à donner plus de chances à Četunova d'obtenir le résultat escompté.

Écrire en milieu carcéral

Sous Stalin, les détenus du Goulag sont soumis à des restrictions de leur droit de correspondance. Ils n'ont le droit qu'à une lettre par mois en moyenne. La volonté de corriger par le travail, qui doit transformer les déviants et préparer leur réinsertion dans la société, se combine au souci de préserver la société de « l'influence néfaste » que les lettres envoyées depuis le Goulag sont susceptibles de produire. Les régimes de correspondance dépendent de la nature des camps, des peines et de la façon dont le détenu accomplit les normes de production obligatoires dans les camps de travail : les remplir et les dépasser peut adoucir le régime de correspondance, ne pas travailler à la hauteur des exigences de la direction du camp peut entraîner l'interdiction de correspondre. Dans les camps spéciaux au régime sévère, créés à la fin des années 1940 pour les « politiques », la correspondance est restreinte : d'une lettre par semestre à une lettre par an suivant les camps. Dans la plupart des cas, lorsque la famille apprend qu'un proche est condamné à « dix ans sans droit à la correspondance », cela signifie qu'il a été fusillé. Mais cette condamnation ne signifie pas toujours la peine de mort, car les camps de la Terre Neuve, le 29^e point du camp de Karaganda à partir de 1938 ou les usines atomiques mises en place au sein du Goulag entre 1945 et 1949 n'ont droit à aucune correspondance avec le monde extérieur³⁹. Pour les prisonniers des camps, dix ans de privation de liberté peuvent donc signifier la disparition des rapports sociaux et intimes antérieurs à l'enfermement, sauf s'ils arrivent à contourner les restrictions, notamment à l'aide des travailleurs libres des chantiers des camps. Ceux-ci peuvent en effet accepter de sortir ces lettres de la « zone » et de les envoyer en indiquant leurs noms et adresses depuis le bureau de poste ordinaire⁴⁰. La solidarité des travailleurs libres s'appuie sur une expérience commune : ils sont souvent d'anciens détenus restés vivre près des camps car empêchés de s'installer ailleurs après leur libération par des obstacles administratifs.

Le dégel adoucit le régime pénitentiaire en autorisant les détenus, à partir de 1956, à porter leurs vêtements civils et en levant les restrictions du régime de correspondance⁴¹. Le revirement du début des années 1960 revient sur ces acquis. À

39. Aleksandr Solženicyn, *Arhipelag Gulag. 1918-1956. Opyt hudožestvennogo issledovanija* [L'Archipel du Goulag. 1918-1956. Essai d'étude littéraire], Vol. 1-3, M. : Prosaik, 2011, vol. 1, p. 469, vol. 2, p. 69, vol. 3, p. 67.

40. Voir pour cette pratique de contournement de la censure des camps, Orlando Figes, *Les Amants du Goulag : Une histoire d'amour et de survie dans les camps de Staline*, [Just Send Me Word. A True Story of Love and Survival in the Gulag, Allen Lane, 2012], traduit par Pierre-Emmanuel Dauzat, P. : Presses de la Cité, 2012.

41. Aleksandr Solženicyn, *Arhipelag Gulag*, vol. 3, p. 493 ; Marc Elie, *Les anciens détenus du Goulag*, p. 231.

partir de 1961, on distingue quatre régimes de colonie (qui ont remplacé les camps du Goulag) : général, renforcé, sévère et spécial. Le dernier est destiné aux « récidivistes particulièrement dangereux » que l'administration des colonies habille en uniforme à rayures bleues et blanches, ce qui est vécu comme une véritable humiliation. Le droit à correspondre varie désormais également : six, quatre, trois et deux colis par an suivant les régimes⁴². Les détenus des colonies à régime spécial ne peuvent correspondre que deux fois par mois avec les membres de leur famille. La rupture des liens sociaux fait donc de nouveau partie de l'arsenal des techniques disciplinaires du pouvoir. En même temps, ils ont le droit d'écrire au pouvoir et dans la presse sans restriction, leurs lettres passant tout de même à travers la censure de la colonie.

La correspondance la plus longue et la plus dense entretenue par Četunova concerne l'affaire de Viktor Nikolaevič Černyšev⁴³. À la suite de la première publication de Četunova sur le fonctionnement des tribunaux soviétiques en juin 1964, Černyšev contacte l'écrivain par le biais de *Literaturnaja gazeta* en 1964, lors de sa troisième année de réclusion en colonie à régime spécial. En 1970, Černyšev est gracié deux ans avant la fin du terme grâce à l'intervention de Četunova. Leurs échanges continuent de façon moins régulière au delà de 1970.

Les lettres de Černyšev sont difficiles à dater : il indique la date sans mentionner l'année. Četunova classe ses lettres par année, mais ce classement n'est pas systématique⁴⁴. Les lettres de Černyšev autorisent à se faire une idée de ce que Četunova lui écrit, car le prisonnier répond à ses questions et réagit à ses réflexions. Le dialogue peut donc être reconstruit partiellement grâce à ces réponses, références et renvois aux lettres de Četunova. Les renvois renseignent également sur les délais d'expédition des lettres de Moscou à la colonie dans la région de Sverdlovsk, habituellement deux semaines. Ainsi se mesurent la vitesse et l'intensité de ces échanges, égale en moyenne à deux lettres par mois.

Černyšev alterne les envois par la poste de la colonie et les expéditions à l'aide des travailleurs libres qui habitent à proximité de la colonie et qu'il retrouve lors des travaux dans la taïga. Par ailleurs, il demande à son interlocutrice de ne jamais se référer dans ses lettres aux dates marquées sur les lettres de Černyšev (autrement dit, de ne pas écrire : « J'ai reçu votre lettre de telle date ») pour une raison qu'il promet d'expliquer dans une lettre ultérieure⁴⁵. Le contenu des lettres permet de supposer par quelle voie la missive a circulé. Les lettres qui passent la censure de la colonie sont très neutres, l'expression est retenue, tandis que les lettres envoyées

42. Aleksandr Solženitsyn, *Arhipelag Gulag*, vol. 3, p. 504, 505, 510.

43. GARF, f. A 655, op. 1, d. 202, l. 1-285. Le dossier comporte quelques lettres de Četunova : essentiellement des copies carbone de ses tapuscrits envoyés aux instances du pouvoir. En revanche, elle préfère écrire à la main aux interlocuteurs non institutionnels, aux personnes privées. Ce dossier comporte plus de lettres envoyées par Černyšev à Četunova que de lettres de l'écrivain aux autorités.

44. GARF, f. A 655, op. 1, d. 202, l. 80.

45. *Ibid.*, l. 113.

par le biais des travailleurs libres se montrent critiques à l'égard du système judiciaire soviétique et des autorités.

Plus l'échange devient long et régulier, plus les interruptions perturbent les correspondants. Dans une de ses lettres, Černyšev répond à l'expression d'inquiétude de l'écrivain devant l'absence prolongée de nouvelles de sa part, en disant que l'administration de la colonie retourne les lettres à l'expéditeur ou lui interdit d'écrire à l'écrivain⁴⁶. Il a même l'occasion de discuter avec la censure de la colonie qui lui affirme qu'elle n'a jamais renvoyé aucune lettre de Četunova⁴⁷. L'administration pénitentiaire est visiblement ennuyée par la transformation de la nature de la correspondance de Černyšev : initialement, il écrit au journal, mais par la suite ses échanges avec Četunova acquièrent un caractère privé. Puisque l'écrivain ne fait pas partie de sa famille, cette correspondance doit formellement être interdite. Or le dialogue par écrit stimule le besoin de communication qui devient de plus en plus intense. Mais l'administration de la colonie joue un rôle de modérateur dans ces échanges : quand le prisonnier dépasse le nombre de lettres auquel il a droit par mois, il se fait rappeler à l'ordre. Visiblement le contournement des restrictions ne fonctionne pas toujours. Au moment où Černyšev reçoit la décision de sa grâce, il ressent fortement que l'étau se resserre : les restrictions deviennent de plus en plus dures. Černyšev écrit donc à l'écrivain quelques semaines avant sa libération : « Ils ont senti, les chacals, avec quoi je respire et ont commencé à me torturer en me privant du droit de correspondre avec vous »⁴⁸. Cette lettre ne pouvait être transmise qu'en contournant la censure de la colonie. L'envoi de messages par la voie clandestine oblige à la confiance de la part du destinataire. L'usage de ce mode d'envoi renforce donc le lien entre les deux correspondants.

Quand Černyšev ne reçoit pas de réponse à sa lettre, il la recopie et la renvoie tout en expliquant son inquiétude. Cette tactique peut être vue comme un jeu avec la censure, car au lieu de soupçonner ouvertement l'administration de la colonie, risquant de voir sa lettre confisquée, Černyšev préfère évoquer le facteur « naturel », en disant par exemple, « C'est le printemps et les routes sont impraticables. Les rivières sont sorties de leurs lits. Et si le facteur buvait en route et perdait son sac de correspondance ? Ou encore si le sac était emporté par la montée des eaux ? »⁴⁹ Cette manière de procéder permet d'attirer l'attention de Četunova sur les dysfonctionnements dans leurs échanges et d'accroître son attention sur le contenu de ses lettres. Les voies de transmission des lettres ont également un impact sur la lecture des messages.

46. *Ibid.*, I. 38, 55ob.

47. *Ibid.*, I. 59ob.

48. *Ibid.*, I. 57ob. Les mêmes plaintes au sujet des restrictions dans le droit à la correspondance sont évoquées I. 78.

49. *Ibid.*, I. 40. On peut comparer cette « langue d'Esopé » avec la façon dont un des personnages du livre de David Shearer, Kiril Korenev, communique avec sa mère pour contourner la censure du camp, en utilisant les références et les renvois qu'elle seule est capable de comprendre : David R. Shearer, *Policing Stalin's Socialism: Repression and Social Order in the Soviet Union, 1924-1953*, New Haven – Londres : Yale University Press, 2009, p. 386.

La réglementation des échanges influe sur la façon dont Černyšev écrit ses lettres. Quand il écrit souvent en espérant que ses missives parviennent à destination, son écriture se relâche et devient espacée. Il n'économise pas le papier et se laisse emporter par l'émotion, notamment par la colère ou le doute. En revanche, quand les échanges deviennent moins fréquents ou quand Černyšev subit la pénurie de papier, son écriture change et devient dense et quasiment calligraphique. Il trace des lignes au crayon sur les feuilles blanches d'un bloc-notes afin d'écrire droit. Il se permet même des abréviations et des coupures dans les mots, à l'instar de sa façon de s'adresser à sa correspondante « Natal'ja Iv.⁵⁰ ». Paradoxalement, la pénurie conduit l'auteur des lettres à écrire beaucoup plus de choses, car le papier est précieux et il faut l'utiliser au maximum. Une sorte de rationalité dans les usages des supports influence le style et le contenu des échanges en les rendant plus nourris. Dans d'autres cas, son écriture change pour des raisons qu'il explique. Ainsi, il écrit dans sa lettre du 28 octobre qu'il la rédige près du feu, en attendant le convoi qui doit l'amener dans la colonie. Il fait nuit, les étincelles qui volent empêchent d'écrire, l'encre gèle dans le stylo. C'est ainsi qu'il justifie le peu de mots de reconnaissance qu'il arrive à écrire cette fois, avec une écriture large et espacée⁵¹. Par cette description détaillée des conditions de production de l'écrit, le prisonnier témoigne ainsi sur sa façon de vivre l'enfermement.

Ou encore, il commence une lettre écrite le 24 décembre avec les phrases suivantes :

Il est onze heures du soir. Je viens juste de rentrer du travail dans la taïga. Nous avons fait dix-sept kilomètres dans la voiture découverte sous la tempête de neige. J'ai eu froid comme un chien errant, surtout aux mains. Dès que je suis rentré dans ma cellule, on m'a transmis votre lettre. Je ne suis même pas allé manger. Je l'ai lue et me suis mis à écrire la réponse. J'écris, mais ma main tient à peine le stylo... (ne pensez pas, s'il vous plaît que je me plains). J'écris juste ce qui me vient à l'esprit.⁵²

Cette prétention à la fixation de la pensée agit comme une preuve de la hiérarchie des valeurs de Černyšev : malgré le froid, la fatigue et la faim, le prisonnier cherche à montrer que la correspondance avec l'écrivain est la chose la plus importante dans sa vie. Elle est au-dessus de tous les besoins élémentaires d'un homme qui pourrait être abruti par les dures conditions de l'enfermement.

Demander une grâce pour « rendre un travailleur honnête à la société »

Černyšev est condamné en 1962 à dix ans de réclusion dans une colonie de correction et de travail à régime spécial (*ispravitel'no-trudovaja kolonija osobogo*

50. GARF, f. A 655, op. 1, d. 202, comparer par exemple l. 36-39, 40-40ob., 70-70ob., 71-71ob.

51. *Ibid.*, l. 70ob.

52. *Ibid.*, l. 43.

režima). Au moment de la prononciation du jugement, il se trouvait déjà en prison pour viol. Avant cet emprisonnement, il a été jugé six fois, essentiellement pour hooliganisme. Il est de nouveau accusé pour contrefaçon : il aurait confectionné une copie du cachet d'un tribunal pour fabriquer un document dans le but d'obtenir la libération anticipée d'un de ses camarades de la colonie⁵³.

Le 1^{er} janvier 1964, Černyšev formule sa première demande d'aide au Collège des avocats. Il écrit sur deux petites feuilles d'un bloc-notes. Son écriture est très soignée et régulière : il trace les lettres avec beaucoup d'application comme si sa façon d'écrire devait témoigner du remodelage et de la correction qui se sont produits dans les camps. Il supplie qu'on lui accorde un avocat qui veuille bien s'occuper de la révision de son dossier. Sa lettre est à la fois un cri d'indignation et de protestation et une tentative pour susciter la compassion de son lecteur. Elle commence ainsi : « On m'a remis un vêtement à rayures comme dans une maison de fous, on m'a chassé dans la taïga et, après le travail, on m'enferme à clé. » Cette phrase est soulignée par le lecteur. Ensuite, il insiste sur le caractère erroné de l'accusation (*menja' ne osudili, a special'no zasudili*) et dit qu'il a été traîné en justice comme aux temps de l'Espagne médiévale (*ustroili sudilišče kak v kakoj-nibud' srednevekovoj Ispanii*). Afin d'atténuer le caractère subjectif de ce jugement, il ajoute : « Je n'ai pas envie de pleurnicher ni de me mettre sur le devant de la scène (je vous en donne ma parole), mais dans ce cas précis je ne suis pas coupable pour un sou ». Cette phrase est aussi soulignée par le lecteur, ainsi que celle où Černyšev fait remarquer qu'il est très difficile de trouver un soutien :

Tous ceux à qui je me suis adressé et ai montré le jugement, étaient en partie d'accord avec moi et haussaient les épaules, mais quel bénéfice puis-je avoir de leur compassion ? Je comprends parfaitement que nous, les rayés, sommes regardés de travers, mais dans le cas précis, je suis injustement emprisonné. Si j'étais coupable au moins à 20 %, croyez-moi, j'aurais accepté mon sort et ne vous aurais pas dérangé pour rien.

Il propose d'envoyer une copie du jugement par la poste afin d'éviter un déplacement à l'avocat. Il affirme également avoir gagné suffisamment d'argent dans la taïga pour payer les services d'un avocat et se dit donc être prêt à envoyer 150-200 roubles par la poste « s'il le faut⁵⁴ ».

En mai 1968 et en janvier 1970, Černyšev écrit deux lettres au Présidium du Conseil suprême de l'URSS pour solliciter sa grâce. Il y explique, par deux fois et avec les mêmes formulations, qu'il n'a pas fait de copie du cachet, mais juste pris les lettres d'un autre prisonnier pour les transmettre à un travailleur libre du chantier de son camp afin que celui-ci les envoie par la poste. Dans ces missives, Černyšev affirme que la pratique qui consiste à envoyer les lettres par le biais des travailleurs libres était très répandue dans le camp à cause des restrictions du régime de correspondance et que l'administration du camp fermait les yeux sur ces échanges

53. *Ibid.*, I. 1-3.

54. *Ibid.*, I. 32-33.

illégaux. Si les prisonniers étaient pris en faute, les lettres étaient confisquées et déchirées sur place, sans autre suite⁵⁵. Ainsi, le monde conçu comme un lieu d'enfermement où les liens sociaux sont modérés et restreints, arrive à contourner ces restrictions avec l'accord tacite de l'administration. L'ordre se trouve renégocié en permanence à partir des pratiques courantes. Par ailleurs, Černyšev bat sa coulpe, en disant qu'il a tout compris, qu'il a changé, qu'il n'est plus « un idiot comme avant », qu'il a toujours travaillé et qu'il est fatigué de ses conditions de travail dans la taïga.

Le 4 mai 1970, c'est Četunova qui écrit une lettre au président du Présidium du Conseil suprême de l'URSS, Nikolaj V. Podgornyj, pour demander une grâce – une remise de peine – pour Černyšev. Dans sa lettre, Četunova dit d'emblée que le condamné a 40 ans, dont la moitié passée dans des lieux de privation de liberté. Elle évoque la dureté des conditions sociales dans lesquelles Černyšev a grandi. Le jugement du tribunal constate que Černyšev est né en 1928 dans un bourg, Krutec, dans la région de Saratov. Il n'est pas membre du parti et il a été à l'école jusqu'en huitième⁵⁶. Il a été abandonné par ses parents dans sa petite enfance et élevé par sa grand-mère dans une extrême pauvreté. Ses parents se séparent quand il a deux ans⁵⁷. Son père meurt au front pendant la Seconde Guerre mondiale. L'enfant est alors à l'école primaire et commence à travailler pour se nourrir et aider sa grand-mère. Après la guerre, quand Černyšev a dix-sept ans, sa mère réapparaît dans sa vie, en compagnie d'un nouveau mari. Celui-ci prête à son beau-fils un revolver rapporté du front. Quand la milice fait une perquisition dans l'appartement, la mère supplie son fils d'assumer la détention de l'arme puisqu'en tant que mineur, il ne devrait pas être condamné à une lourde peine. Elle lui promet de venir le voir en détention et de lui envoyer des colis. Le jeune Černyšev est donc mis en prison, tandis que sa mère disparaît du village. Sa grand-mère décède et Černyšev reste seul⁵⁸. Četunova met ainsi en valeur le sens de la responsabilité de l'accusé, dès son plus jeune âge, et le présente comme une victime de la conjoncture sociale et familiale. Elle parle du comportement de sa mère en termes de « trahison » et appelle le destinataire de la lettre à imaginer ce qui se passait dans l'âme du jeune homme pendant ses années de solitude. L'expérience de travail de Četunova dans des orphelinats participe ainsi à la construction de ses jugements.

Tout cela la conduit logiquement à affirmer qu'en sortant de prison, Černyšev, se sentant vexé et humilié par sa mère, a repris le travail « qu'il a toujours considéré comme la seule vraie valeur⁵⁹ ». Mais la douleur l'a poussé à boire et à se

55. *Ibid.* 1. 28-28ob., 30-30ob.

56. *Ibid.*, 1. 1.

57. *Ibid.*, 1. 87ob.

58. *Ibid.*, 1. 4-5.

59. Ce motif – l'affirmation de son profil « authentiquement soviétique » – par le biais de la déclaration de son amour pour le travail ne change pas entre les périodes stalinienne, khrouchtchévienne et brejnévienne. Voir, par exemple, la façon dont Kiril Korenev et sa mère défendent l'impact du travail sur la correction dans les camps : Shearer, *Policing Stalin's Socialism*,

bagarrer, ce qui lui a coûté de nouvelles peines pour « hooliganisme ». Entre deux emprisonnements, il avait réussi à retrouver sa mère dans l'espoir de revenir à une vie « normale ». Mais « cette femme horrible », comme la qualifie Četunova, a refusé d'accueillir son fils sous prétexte qu'elle n'avait pas besoin d'un criminel sous son toit. Ainsi, l'écrivain suggère au lecteur l'idée que le tribunal s'est trompé d'accusé et que la véritable responsable des infractions était la mère de Černyšev⁶⁰. Surtout que, quand Černyšev, âgé de 30 ans, rentre à la maison dans son village natal, il apprend que sa mère a vendu cette maison à sa tante. Il s'y installe tout de même, se bat avec sa tante et son fils et les chasse de « chez lui ». La nuit, la milice vient le chercher, car sa tante l'accuse de viol. Černyšev a un casier judiciaire bien chargé, aussi les miliciens ne font pas confiance à ses déclarations sur le caractère mensonger de l'accusation. Černyšev fait deux tentatives de suicide (il essaie de se pendre et il se tranche la gorge) et, assommé de médicaments, est de nouveau amené au tribunal où il est condamné à dix ans de prison⁶¹.

Cette requête de cinq pages est tapée à la machine et Četunova indique comme adresse celle de la rédaction de *Literaturnaja gazeta* où elle travaille. Elle présente ses mérites et cherche à asseoir la légitimité de sa requête sur ses fonctions. Elle la justifie par la confiance absolue qu'elle a en Černyšev du fait de leurs six années de correspondance, lors desquelles il lui a montré comment il est parvenu à préserver « [son] honneur et [son] honnêteté, [sa] sensibilité et [sa] grandeur d'âme ». En 1968, en remplaçant le nom de l'auteur par un pseudonyme, Četunova publie un extrait d'une des lettres de Černyšev (celle où il parle de sa mère et de son enfance) d'abord dans le journal et ensuite dans un recueil qui contient une section sur le fonctionnement des tribunaux en URSS. Elle l'intitule : « Si je pouvais recommencer ma vie depuis le début »⁶². Sous l'époque stalinienne, un détenu du Goulag pouvait raconter son expérience de correction par le travail directement dans un article de presse⁶³. Sous Hruščev et Brežnev, la médiation des écrivains est en revanche devenue nécessaire. De ce point de vue, Četunova agit comme Aleksandr Solženitsyn et Grigorij Medynskij (l'auteur du *Livre difficile* rédigé à partir de lettres de détenus) : elle s'inspire du courrier de ses correspondants pour écrire ses articles

p. 376-377 ; ainsi que Grégory Dufaud, « Le sort des «colons spéciaux» criméens et caucasiens lors du Dégel khrouchtchévien (1954-1957) », in Aurélie Campana, Grégory Dufaud, Sophie Tournon, eds., *Les déportations en héritage : Les peuples réprimés du Caucase et de Crimée, 60 ans après*, Rennes : PUR, 2009, p. 77-94 ; Alain Blum, Marta Craveri et Valérie Nivelon, eds., *Déportés en URSS : Récits d'Européens au Goulag*, P. : Autrement, 2012.

60. GARF, f. A 655, op. 1, d. 202, l. 5.

61. *Ibid.*, l. 6.

62. Četunova, « O neprostom slove "prestupnik" » ; Četunova, *Človek idet po gorodu...*, p. 70-73. Cette première publication donne l'idée au cinéaste Mark Osep'jan de réaliser un film, *Trois jours de Viktor Černyšev*, où il met en scène la génération perdue, sans valeurs ni ambitions pour l'avenir de l'après-guerre en URSS. Le film, terminé en 1968, est fortement censuré. Ce n'est qu'en 1988 que le réalisateur le rétablit dans sa version originale. Je remercie Valérie Pozner de m'avoir indiqué l'existence de ce film.

63. Voir le chapitre 11 « Outside the Margins. The Case of Kiril Korenev », dans Shearer, *Polishing Stalin's Socialism*, p. 371-404, ici p. 376, 395.

et ses livres⁶⁴. À la suite de la publication de cette lettre de Černyšev, une lectrice, V.A. Zav'jalova, membre du parti, travaillant au ministère de l'Intérieur, demande à Četunova l'adresse de Černyšev. Elle obtient également une autorisation officielle du secrétaire du comité régional du parti de la région de Sverdlovsk pour mener une correspondance avec lui. Černyšev de son côté demande aussi cette autorisation (au ministère de l'Intérieur). C'est une démarche obligatoire, car Zav'jalova n'étant pas membre de la famille de Černyšev n'a pas droit de lui écrire⁶⁵. Četunova affirme que Zav'jalova attend la libération de Černyšev pour se marier avec lui : le déséquilibre démographique provoqué par la Seconde Guerre mondiale, tout comme l'efficacité des discours humanistes de l'écrivain expliquent les motifs de Zav'jalova d'engager une correspondance avec « une victime du système judiciaire soviétique » et de vouloir construire une famille avec lui. En publiant la lettre de Černyšev dans le journal, l'écrivain fait de lui une figure romanesque qui fascine Zav'jalova. Ainsi, l'impact de l'écrit de Četunova se ressent dans les rapports sociaux qu'elle réussit à établir pour quelqu'un qui se trouve dans une situation d'enfermement : la lettre sert à tisser des liens. En créant ces liens triangulaires, Četunova arrive à rompre l'isolement social de Černyšev et à le réinsérer effectivement dans la société. Dans sa demande à Podgornyj, elle se dit convaincue que la grâce accordée à Černyšev serait non seulement un acte d'humanisme socialiste à l'égard d'un homme malheureux, mais apporterait aussi à la société un travailleur honnête, très doué, consciencieux, amoureux du travail. Selon Četunova, la famille issue du mariage de Černyšev et de Zav'jalova sera une vraie famille soviétique capable d'élever de nouveaux bons citoyens. Elle termine sa lettre avec la phrase suivante : « Croyant en votre compassion (*čutkost'*) et en votre sens de l'humanisme, cher Nikolaj Viktorovič, j'attends la grâce de Černyšev⁶⁶ ».

Dans cette requête, Četunova joue sur plusieurs cordes. Premièrement, elle revendique son rôle d'« ingénieur des âmes » auprès de Černyšev, non seulement par le biais de ses publications, mais aussi grâce aux échanges épistolaires. Deuxièmement, elle se réfère à l'efficacité de la fonction correctionnelle des lieux de détention pour montrer que Černyšev peut être réinséré dans la société avec succès. Son action par lettre aboutit et Černyšev est gracié en août 1970. Il s'installe chez Zav'jalova et commence à travailler comme manœuvre (*gruzčik*). Cependant, à peine un an plus tard, en octobre 1971, Četunova qui a déjà soixante-dix ans, interpellée par une lettre de Zav'jalova sur le comportement indigne du gracié, va rendre visite à son protégé. Une fois sur place, elle est rassurée par le comportement de Černyšev et par l'attitude des miliciens chargés de surveiller le libéré. Celui-ci ne boit pas et travaille avec beaucoup d'application malgré la dureté des tâches et

64. Grigorij Medynskij, *Trudnaja kniga* [Un livre difficile], M. : Gospolitizdat, 1964. Ce phénomène a des précédents à d'autres époques et dans d'autres pays. Cela fut le cas d'Eugène Sue étudié par Judith Lyon-Caen, « Une Lettre d'Aimée Desplantes à Eugène Sue. Lecture, écriture, identité sociale », *Genèses*, 18, 1995, p. 132-151. Je remercie Dinah Ribard de m'avoir suggéré cette comparaison.

65. GARF, f. A 655, op. 1, d. 202, l. 29.

66. *Ibid.*, l. 8.

la fragilité de sa santé, ruinée par les années de colonie. Au final, elle conclut que Zav'jalova est peu tolérante et patiente vis-à-vis du caractère de Černyšev qui se sent facilement blessé⁶⁷. Ainsi, la relation idéale rêvée par les trois protagonistes grâce aux écrits et à la médiation de Četunova fonctionne mieux par écrit que dans la proximité. Le passage du « roman » à la réalité détruit la fascination.

Du témoignage à la critique

La correspondance entre Četunova et Černyšev fonctionne comme un lieu d'échange d'informations et de production de récits de vie. C'est grâce aux lettres de Černyšev que Četunova affine son argumentaire pour réussir à obtenir sa grâce et c'est toujours dans ses lettres qu'elle puise le récit de vie du condamné : la mère très jolie, mais irresponsable ; une pauvreté telle qu'il n'avait pas de vêtements pour aller à l'école et que la direction de l'école lui a prêté un pantalon et des chaussures ; ou encore son intérêt pour l'apprentissage, ses notes excellentes et son application au travail. Par ailleurs, les lettres de Černyšev en témoignent : il fait très peu de fautes d'orthographe ou de grammaire. Četunova s'approprie donc en quelque sorte sa façon de se mettre en scène et de se présenter aux autres pour ensuite faire passer le message aux autorités. En même temps, comme Černyšev envoie aussi des requêtes aux autorités, il demande des conseils à Četunova sur la meilleure façon de présenter les faits⁶⁸. La correspondance participe donc à l'expression et la fixation d'une réflexion et d'une action.

Černyšev joue sur des valeurs communes pour souligner certains phénomènes que Četunova doit trouver inadmissibles. Il décrit le camp dans sa généralité universelle. Un des motifs de ses lettres à Četunova est la dureté des conditions de la colonie à régime spécial⁶⁹. Il décrit les baraquements avec les grilles aux fenêtres, les barbelés avec les postes de contrôle où les gardiens se succèdent jour et nuit, la saleté et la puanteur des cellules, la nourriture infecte et les ravages causés par la tuberculose⁷⁰. En hiver, Černyšev mentionne les cas de condamnés gelés, lorsque l'administration envoie les prisonniers travailler en chaussures et pantalons légers par -34°C ⁷¹. Ou encore il explique en détail la procédure de fouille des prisonniers au retour du travail dans la taïga, deux heures dans le froid, avec les pieds mouillés dans des bottes gelées⁷². Ainsi, il met en contraste la confiance de l'écrivain et la suspicion permanente qui règne dans le camp. En été, Černyšev relate en détail

67. *Ibid.*, l. 13-15.

68. *Ibid.*, l. 72ob., 78, 82ob.

69. De la même façon, dans ses lettres à sa mère, un détenu Kiril Korenev décrit les conditions du Goulag en 1937 et 1938. La description nourrit l'action de sa mère par lettres pour demander une révision du dossier de son fils : Shearer, *Policing Stalin's Socialism*, p. 380, 385, 390-403.

70. GARF, f. A 655, op. 1, d. 202, l. 51ob.

71. *Ibid.*, l. 70ob.

72. *Ibid.*, l. 107.

l'apparition des moustiques et des moucheron et les dégâts qu'ils provoquent tandis que l'administration ne donne aucun traitement contre les insectes aux prisonniers⁷³. La cruauté des gardiens, qui tirent sur les prisonniers, lui permet de les qualifier de « fascistes aux épaulettes soviétiques⁷⁴ », « de cannibales à étiquette soviétique » et son camp de « Buchenwald soviétique »⁷⁵. Cette critique ouverte échappe à la censure du camp grâce à des envois clandestins.

Selon Christian Jouhaud, Dinah Ribard et Nicolas Schapira,

l'écriture d'une lettre qui dit entretenir un commerce d'amitié ne relève pas forcément de la seule sociabilité amicale ; elle s'intègre plutôt à des relations sociales qui influent grandement sur la sélection et la mise en forme des informations transmises. Ces relations obéissent à des codes, à des usages, à des contraintes, qui contribuent à donner un sens à ce qui est écrit.⁷⁶

On a en effet l'impression que selon les moyens de transmission de ses lettres – officiel ou clandestin – le prisonnier change de code d'écriture, en se permettant colère ouverte et franchise uniquement dans les envois clandestins et en réservant un ton et des événements anodins à des envois qui passent par le bureau de la censure de la colonie.

Cette franchise effraie pendant un temps l'écrivain qui a peur d'être compromise. La crainte de la punition provoque l'incompréhension chez Černyšev : pour lui, la bataille pour la justice et la vérité ne connaît pas de demi-mots. En même temps, il promet de ne jamais dire à personne d'autre ce qu'il écrit dans ses lettres à l'écrivain⁷⁷. Comme il sent de la méfiance de la part de Četunova au début de leurs échanges épistolaires, il se vexe, lui écrit

il y a encore en vous une peur stalinienne [...] il est temps de vous libérer de ce péché. De ce point de vue, nous avons plus avancé que vous

et propose de lui renvoyer ses onze lettres par voie sécurisée (« garantie ») pour terminer leur relation, si elle ne lui fait pas confiance⁷⁸. Ce diagnostic doit avoir un fort impact sur l'écrivain qui se voit comme un acteur engagé de la déstalinisation. La culture politique spécifique propre à la colonie, qui s'exprime entre autres dans les rapports aux dirigeants et à l'administration, met à nu les réserves et la partialité des engagements des personnalités publiques. La puissance de l'écriture ressort dans le renforcement de la confiance. Le détenu est visiblement rassuré et la correspondance continue.

73. *Ibid.*, l. 36, 61ob., 66ob.

74. *Ibid.*, l. 52.

75. *Ibid.*, l. 36, 71ob.

76. Jouhaud, Ribard et Schapira, *Histoire, Littérature, Témoignage*, p. 266.

77. GARF, f. A 655, op. 1, d. 202, l. 96.

78. *Ibid.*, l. 96.

On a l'impression que Černyšev manipule la colère de Četunova quand il lui écrit de laisser tomber son affaire :

Est-ce qu'il n'y a pas beaucoup de bureaucrates, de salauds qui retiennent exprès ici certains d'entre nous sans que nous le méritions ? ⁷⁹

En affirmant qu'ils sont deux, seuls au monde, à vouloir établir la vérité, il forge au contraire la volonté de Četunova de se battre pour lui, au lieu de la dissuader, car il sait que le potentiel d'action de cette femme réside dans sa haine des injustices. Il est remarquable qu'à ce moment précis, il change d'adresse pour écrire :

J'oublie de temps en temps et assez souvent que nous avons actuellement le pouvoir soviétique. Pourquoi moi, sous ce pouvoir, je reste ici innocent ? Maudits goujats ! Quand est-ce que vous, salauds ventrus qui décidez de nos sorts, ferez-vous enfin le ménage dans votre potager ? Qui vous a autorisé à faire régner l'arbitraire ?! Quand vous, salauds sans cœur, trouverez-vous le temps de vous intéresser à nos sorts et de les démêler ? Vous n'avez qu'une chose en tête : comment vous pousser du fauteuil l'un l'autre. Il y a eu un moustachu, faiseur d'arbitraire, cireur de chaussure, Stalin (*byl usatyj proizvol'sčik gutorialinščik Stalin*), il y a eu un bavard ventru Hruščev (qui a voulu tous nous faire crever de faim). Maintenant on a un certain Monsieur Kosygin [le président du Conseil des ministres de l'URSS de 1964 à 1980]. Et alors ? Emprisonné innocent sous Hruščev, je le suis toujours sous Kosygin. On avait l'arbitraire et on l'a toujours. Voici où se cachent les ennemis du peuple, les ennemis de la vérité, les ennemis du pouvoir des Soviets.⁸⁰

L'adoucissement du régime à partir de 1956 sous Hruščev laisse moins d'impact sur Černyšev que le durcissement des conditions pénitenciaires à partir de 1961. En faisant référence à deux chefs d'État successifs, Černyšev souligne des continuités entre les deux époques et l'absence de rupture en 1964.

Le principe qui consiste à changer de destinataire pour exprimer l'indignation et le mécontentement est récurrent dans les lettres de Černyšev⁸¹. De cette façon, les deux colères fusionnent en une qui devient plus forte et plus légitime. En changeant de registre, en passant de la position d'humiliation de soi à la revendication de la justice sociale, l'action de Černyšev par lettre produit les effets attendus. Ses lettres avec leurs injures à l'adresse des autorités utilisent les mêmes « outils mentaux » (à l'instar de l'expression « ennemis du peuple ») que le discours officiel : la critique est retournée contre les producteurs de ce discours. Certains motifs, tels son innocence, les lamentations sur son sort, les remerciements à l'écrivain, les excuses pour les soucis et la promesse d'un total dévouement se reproduisent de lettre en lettre. Il les répète comme un leitmotiv, pour persuader l'autre, mais aussi pour se persuader soi-même et réparer la

79. *Ibid.*, l. 43.

80. *Ibid.*, l. 43ob.-44.

81. Voir encore, par exemple, *ibid.*, l. 45.

blessure causée par l'injustice. En conséquence, l'argumentation de Četunova semble subir l'impact des comparaisons osées de son correspondant. Ainsi, dans une lettre sans date précise qu'elle adresse à Anastas Mikojan, membre du Comité central du Parti communiste de l'URSS et du Présidium du Conseil suprême envoyé à la retraite, visiblement au début des années 1970, son verdict sur l'état actuel du système judiciaire est sans fard. Elle fait des digressions sur le travail des futurs historiens de l'URSS qui vont retrouver un jour les statistiques, tenues secrètes à son époque, du nombre de condamnés à la peine de mort et aux peines de détention très longues, qui vont lire les instructions confidentielles sur le règlement au Goulag et qui vont comprendre que le système pénitentiaire soviétique était aussi impitoyable que les camps nazis de Dachau et d'Auschwitz⁸². L'éloignement de Mikojan des hautes sphères du pouvoir à la suite de son implication dans la défense de Hruščev en 1964 peut expliquer la franchise avec laquelle Četunova se lance dans cette critique⁸³. Dans ses publications officielles, elle ne peut pas se permettre d'adopter le même ton critique. Elle se contente de faire des références à Lenin et d'expliquer que le durcissement des peines ne prévient pas la hausse de criminalité. La critique reste réservée à certains registres de communication.

Le rapport de l'écrivain au système politique et bureaucratique soviétique change sous l'impact des propos tenus par Černyšev. Les jours de fêtes officiels se présentent dans les lettres de ce dernier comme les pires moments dans la vie du camp. Il explique que, la veille, la tension monte, car tous les prisonniers attendent une amnistie. Or celle-ci ne touche qu'un petit nombre de personnes, les autres se sentent alors délaissées et trompées. Les nerfs se relâchent, les bagarres se multiplient, certains se font tuer ; d'autres tentent de fuir ; les fuyards rattrapés sont fusillés sur le champ. L'administration du camp renforce donc les mesures de sécurité : les prisonniers sont enfermés à longueur de journée. Ce récit est systématiquement reproduit – avec des variantes – dans les lettres de Černyšev qui suivent les jours de fête⁸⁴. Ce témoignage sur l'expérience des « fêtes » dans les camps, et plus précisément sur leur revers invisible aux citoyens soviétiques ordinaires, permet à Četunova d'appréhender une autre facette de la réalité soviétique et par ce biais de prendre des distances par rapport à ce qu'elle peut définir comme l'État soviétique et l'ordre du juste. Ainsi, ces échanges épistolaires agissent non seulement sur le prisonnier en permettant et en préparant sa réinsertion dans la société soviétique, mais aussi sur l'écrivain qui change de regard sur ce qu'elle pouvait considérer comme des lieux de production de l'ordre.

82. GARF, f. A 655, op. 1, d. 133, l. 15.

83. Sur les échanges épistolaires comme lieu où le jugement critique prend forme, voir Malte Griesse, *Communiquer, juger et agir sous Staline : La personne prise entre ses liens avec les proches et son rapport au système politico-idéologique*, Francfort-sur-le-Main : Peter Lang, 2011.

84. GARF, f. A 655, op. 1, d. 202, l. 107.

Tisser le lien social par écrit

La lettre est un lieu de confiance. Du moins, c'est ainsi que Černyšev avoue certaines choses à sa correspondante : « Je vous dirai en secret que je dors très peu et que je n'arrive pas à manger⁸⁵ ». Il avoue encore qu'il est devenu trop maigre, squelettique⁸⁶. Černyšev raconte le contenu de ses rêves qui trahissent ses espoirs de libération : une fois, il rêve d'un bateau blanc sur la Volga qu'il regarde du bord et ce bateau, qu'il voit comme sa seule chance, passe devant lui sans le prendre⁸⁷. Une autre fois, il dit qu'il se voit en liberté dans ses rêves⁸⁸. Dans une autre lettre, le prisonnier décrit la violence physique qu'il a subie pendant l'investigation de sa dernière affaire : il explique comment il a reçu des coups de pieds dans sa cellule assenés par le juge d'instruction qui voulait obtenir de l'accusé le nom de celui qui avait fabriqué la copie du cachet. Le prisonnier ajoute qu'il ne s'est jamais plaint de ses coups à personne, car cela ne servait à rien⁸⁹. La connaissance exclusive de son état, sur lequel Černyšev témoigne, renforce la confiance et la responsabilité de Četunova. Ces confidences sont vécues par le prisonnier comme un moyen de se soulager le cœur⁹⁰. La correspondance se veut donc une fabrique de sincérité.

Avant l'apparition des échanges épistolaires avec Zav'jalova, Černyšev verse tous ses espoirs dans ses lettres à destination de Četunova. Et même après, il continue à écrire à Četunova qu'il ne peut encore dire beaucoup de choses très intimes à « Valja », car celle-ci a encore besoin de beaucoup de temps pour atteindre la grandeur d'âme de Četunova, pour apprendre à bien distinguer le bien du mal⁹¹. Il appelle l'écrivain « Ma chère Maman », dit qu'elle est « son Dieu⁹² », « plus chère que n'importe quelle mère » et promet de venir s'installer chez elle après la libération⁹³. Il doit le dire à la suite de l'invitation lancée par l'écrivain. La lettre fonctionne donc aussi comme un révélateur des formes de dépendance et d'obligation.

Černyšev signe ses lettres de façon variable : quand il ne met pas simplement son prénom et son nom, il se permet de signer « Votre fils », ou « le zek Viktor Černyšev », ou « le prisonnier à régime spécial, récidiviste particulièrement dangereux⁹⁴ », « un type vulgaire, peu éduqué, sauvage⁹⁵ », « chien rayé et gredin, Černyšev

85. *Ibid.*, 1. 39.

86. *Ibid.*, 1. 85.

87. *Ibid.*, 1. 36ob.

88. *Ibid.*, 1. 72.

89. *Ibid.*, 1. 46-46ob.

90. *Ibid.*, 1. 85.

91. *Ibid.*, 1. 63.

92. *Ibid.*, 1. 78ob.

93. *Ibid.*, 1. 38ob., 64, 64ob., 65, 66ob., 69ob., 70.

94. *Ibid.*, 1. 50ob., 64ob.

95. *Ibid.*, 1. 69ob.

Viktor⁹⁶ », ou encore « gueule de prisonnier⁹⁷ ». Il reprend le stigmat social, et la qualification qui lui est attribuée par le jugement du tribunal, en cherchant visiblement à nourrir de la compassion et de la sympathie chez son interlocutrice grâce à ce jeu d'ironie à propos de sa situation. De la même façon, il parle de lui-même dans les lettres comme d'un « primate à rayures⁹⁸ ». Un tel usage ironique, au second degré, des qualifications que les autorités lui ont assignées lui permet de mettre de la distance vis-à-vis de cette image à laquelle il refuse de s'identifier complètement. Cette ironie sert également à justifier son innocence. Cette prise de distance témoigne aussi du travail sur soi. Selon Christian Jouhaud, Dinah Ribard et Nicolas Shapira « l'écriture est un processus de mise en forme, et donc de recomposition de l'identité, mais par surcroît le fait même d'écrire est susceptible de transformer la présence au monde de celui qui prend la plume⁹⁹ ».

Les faveurs et la sympathie ne sont pas à sens unique. L'engagement de l'un suscite l'engagement en retour de l'autre, selon la logique du don et du contre-don. Ainsi, Černyšev s'inquiète dans ses lettres que Četunova soit hospitalisée, en disant :

Je trouve que vous entretenez des relations avec cette institution désagréable depuis trop longtemps. Soyez gentille, ne tombez plus malade. Je ne sais pas pourquoi mais je pense que c'est doublement pénible pour vous de vous trouver à l'hôpital, car personne probablement ne vient vous rendre visite.¹⁰⁰

Et pourtant Černyšev sait parfaitement que Četunova a un mari et un frère. Il se montre comme une personne proche et soucieuse, en rehaussant son importance dans le cercle des proches de Četunova, espérant ainsi introduire une recomposition des rapports sociaux de l'écrivain.

En général, Černyšev répond aux lettres le jour même. Cette manière de valoriser le lien social fragilisé par la distance va chez lui de pair avec une idée qu'il n'est pas digne d'un tel bonheur. Par moment, il propose à Četunova de ne plus s'occuper de son dossier pour ne pas perdre son temps en vain. Mais cette proposition vient après sa déclaration sur son attachement à cette correspondance et des témoignages de reconnaissance :

Merci pour vos réponses, pour votre confiance, votre compassion, pour les mots chaleureux et gentils. Après chaque lettre, je me gronde de plus en plus de ce que je vous ai causé autant d'inquiétude par mes écrits. Je vous donne ma parole que pendant toute ma vie, je n'ai rencontré aucun homme honnête, même parmi mes camarades. Vous êtes ma seule exception. Ainsi, je vous propose de tout laisser

96. *Ibid.*, l. 71ob.

97. *Ibid.*, l. 72ob., 77ob.

98. *Ibid.*, l. 56, 75.

99. Jouhaud, Ribard et Schapira, *Histoire, Littérature, Témoignage*, p. 39.

100. GARF, f. A 655, op. 1, d. 202, l. 42.

tomber. Déchirez au diable mon jugement et ne vous inquiétez pas pour moi. Je ne peux être aidé comme par miracle.¹⁰¹

Cette proposition ne peut pas être prise au sens premier mais plutôt comme une façon de s'excuser pour le caractère inégal du rapport entre deux interlocuteurs et pour la joie que celui-ci procure au condamné sans qu'il ait l'impression d'y avoir le droit. Dans d'autres lettres, au contraire, il prie Četunova de ne pas l'oublier¹⁰². Écrire à un écrivain permet à Černyšev de dépasser sa situation de déclassé, de marginal. Cela l'élève socialement et le rapproche de la normalité, à l'instar de l'expérience de la correspondance de « la femme d'un ancien forçat devenu ouvrier serrurier », Aimée Desplantes avec Eugène Sue : « [...] la fréquentation (fut-elle imaginaire) des écrivains, c'est la face positive d'un isolement social¹⁰³ ». Cette oscillation entre l'attachement et le doute sur sa légitimité renforce en définitive le lien entre Četunova et le prisonnier. Elle indique les tourments subis par l'auteur des lettres et renforce donc la compassion à son égard.

Même si cela peut paraître paradoxal, Četunova exploite ses affinités culturelles et sociales avec Černyšev dans sa défense auprès des autorités. En réalité, c'est elle qui forme ses affinités dans leurs échanges. Elle inculque à Černyšev ses valeurs communistes. Černyšev l'admet quand il dit que, grâce à la correspondance avec les deux femmes il a changé, et sa vie est devenue plus dure, car il n'arrête pas de se torturer pour les erreurs qu'il a jadis commises¹⁰⁴. Dans d'autres cas, il l'avoue explicitement quand, après une phrase, il écrit entre parenthèses : « Votre influence¹⁰⁵ ».

Par ailleurs, leurs affinités culturelles proviennent de leurs lectures qui, pour l'essentiel, correspondent bien à la culture officielle soviétique. Černyšev dit adorer lire. Il est en effet omnivore et peu sélectif dans ses choix de lecture. En colonie, il est abonné à *Literaturnaja gazeta*, *Sovetskaja kultura*, *Pravda* et *Izvestija*¹⁰⁶. La présence de la presse littéraire dans les colonies soviétiques constitue une de leurs caractéristiques par rapport à d'autres univers concentrationnaires. Elle témoigne de la persistance de dispositifs de rééducation malgré le changement de régime pénal et répressif. Černyšev se vante d'avoir lu et d'être capable d'expliquer avec des mots simples la *Dialectique de la nature* de Friedrich Engels, les *Doutes* de Descartes, la *Logique classique* d'Aristote et les *Questions du léninisme* de Joseph Stalin. Il ajoute également qu'il a lu un peu Arthur Schopenhauer, Emmanuel Kant, Ludwig Feuerbach et Georgij Plechanov et que l'auteur dont il a lu le plus grand

101. *Ibid.*, I. 43.

102. *Ibid.*, I. 48.

103. Lyon-Caen, « Une Lettre d'Aimée Desplantes à Eugène Sue... », p. 135.

104. GARF, f. A 655, op. 1, d. 202, I. 47ob., 78ob., 83ob.

105. *Ibid.*, I. 53ob.

106. *Ibid.*, I. 92.

nombre d'ouvrages est Hegel¹⁰⁷. Ces lectures nourrissent son expression écrite, très imagée, truffée d'épithètes et de métaphores.

Au moment où il apprend qu'il est gracié, les lettres de Černyšev se transforment en plan d'action que celles-ci permettent en même temps de dresser : c'est bien une relation réciproque. Il imagine d'abord son départ, en indiquant même le prix qu'il compte payer pour les vêtements qu'il va acheter pour se débarrasser enfin de sa tenue à rayures. Il construit une image d'un lui-même « libéré », « gracié » qui retourne à la vie normale. Pour se projeter dans cette normalité, il prévoit d'acheter en plus d'une chemise et d'un pantalon, des chaussons et un chapeau de riziculteur chinois. Il pense qu'il aura besoin d'un filet à provisions (*avos'ka*) qui se distingue par sa transparence et qui permet de voir son contenu. Dans ce sac, il veut mettre un pain, un saucisson, une boîte de thé et un exemplaire de *Literaturnaja gazeta*. Équipé de cette façon, avec tous les signes distinctifs de la normalité dont il a été privé pendant ses années d'emprisonnement, il souhaite entreprendre une marche vers l'Occident, c'est-à-dire vers Moscou. Il termine ce plan d'action qui s'avère limité dans le temps par la phrase suivante : « Je n'ai pas envie de penser à ce qui va suivre. Cela suffit pour l'instant¹⁰⁸ ».

Conclusion

L'analyse de ces échanges épistolaires a permis d'apprécier le rôle que la correspondance joue dans la construction et l'évolution des individus et du lien social à distance entre deux personnes qui se trouvent dans les positions diamétralement opposées de la hiérarchie sociale. L'une jouit du prestige social associé à sa profession d'écrivain. Elle prend au sérieux sa fonction d'« ingénieur des âmes » pour entreprendre le travail de rééducation d'un prisonnier, de lui inculquer les normes de la société soviétique. L'autre est marginale, un stigmatisé qui nourrit une haine à l'égard du régime qui lui a infligé de nombreuses peines. L'écriture en tant qu'acte et mode d'action réunit les deux personnages malgré leurs situations sociales différentes. L'exceptionnalité de ce lien social radicalise la fonction de la lettre. Contrairement à Solženitsyn qui correspond aussi avec des (ex)détenus, Četunova n'a jamais connu de situation de déclassement social. Elle fait plus que son compatriote célèbre : elle ne témoigne pas seulement des horreurs du monde carcéral, elle prépare la libération des détenus en leur transmettant une forme d'adhésion et d'action. Elle construit Černyšev en tant que personne soviétique grâce à ses compétences d'écrivain.

Les écrits de Natal'ja Četunova incitent à réfléchir sur l'impact à long terme de la Seconde Guerre mondiale sur la société soviétique, notamment sur la production des déviances. Les correspondants de Četunova sont pour une partie d'entre eux les

107. Ibid., I. 62. Sur les bibliothèques des prisons et des camps qui contiennent parfois des livres interdits par la censure voir Aleksandr Solženitsyn, *L'Archipel du Goulag*, vol. I, p. 213, 470.

108. Ibid., I. 58ob.

« enfants de la guerre », ayant perdu leur père et parfois aussi leur mère. Elle les présente comme les victimes de la conjoncture et du passé tragique du pays, et se propose de leur inculquer les valeurs soviétiques qui n'ont pas pu leur être transmises dans leurs familles.

Dans un lieu d'enfermement soumis à un régime de correspondance restrictif, c'est la lettre qui devient au final l'instrument efficace de la réinsertion sociale. Au moment où les autorités abandonnent le discours optimiste sur les « criminels corrigibles », elles restreignent leur droit à la correspondance pour mieux les isoler, rompre leurs liens sociaux et préserver ainsi la société de leur influence néfaste. En réalité, une possibilité de tisser un fil solide avec cette société par le biais de la lettre s'avère un instrument efficace de remodelage des individus. Le contournement de l'isolement grâce à la correspondance prépare la réinsertion du prisonnier dans la société, le rend plus soviétique que ce qu'il était auparavant.

Cette correspondance nous offre un regard différent, par le bas et de l'intérieur, sur ce qu'était la lutte pour la légalité socialiste sous Brežnev. Elle montre que le combat engagé par les volontaires dans les tribunaux ne pouvait aboutir que s'il passait par le contact direct avec les personnes victimes de l'arbitraire judiciaire. Ces lettres nous donnent à voir les modèles différents de la société, du pouvoir disciplinaire et de la justice sociale véhiculés dans les cercles du pouvoir, chez les littéraires et dans les lieux de privation de liberté. Elles permettent de comprendre comment ces modèles évoluaient grâce au dialogue par écrit qui arrivait à modifier le cours des choses, grâce à « la puissante réalité de l'écriture [...], qui classe, formalise, communique¹⁰⁹ ». Même si les rapports patron-clients peuvent être considérés comme une constante du système soviétique, leur nature évolue sous Brežnev. Comme en témoigne la correspondance de Četunova avec d'autres détenus et leurs familles¹¹⁰, ils deviennent plus personnels, plus intimes et dépassent le cadre instrumental du service rendu et de la protection. Ces rapports suscitent un besoin en communication qui permet à des marginaux de s'élever socialement et à des personnalités publiques de faire évoluer leur rapport au système soviétique et à soi en se libérant de la « peur stalinienne ». Ils permettent aussi d'agir en vue de réformer le système. Ce cas singulier d'échanges révèle ainsi une temporalité du changement social et politique.

CERCEC, École des hautes études en sciences sociales, Paris

larisazakharova@gmail.com

109. Jouhaud, Ribard et Schapira, *Histoire, Littérature, Témoignage*, p. 13.

110. Voir, par exemple, GARF, f. A 655, op. 1, d. 201, l. 1-100 ; d. 264, l. 1-57.